

Frère Lai : poèmes

Autor(en): **Cuttat, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **70 (1967)**

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN CUTTAT

FRÈRE LAI

Poèmes

FRÈRE LAI

1

Je suis le frère lai
du couvent des amours.
Sur ma porte „ Jamais ”
s'enlace avec „ Toujours ”
et mon cœur s'en remet
à la cloche du jour.

J'habite la clarté
romane de la pierre,
beau navire au verger
des vagues maraîchères,
barge de charité
moutonneuse et bergère.

Dans ce riche vaisseau
haut voilé de prières
je suis un matelot
consolé de la mer,
frère noir des roseaux,
des franges, des lisières.

Mes yeux se sont éteints
dans les terres de fouilles
dont j'arrache à deux mains
un petit dieu de houille,
luminaire incertain,
rongé, perdu de rouille.

Du moins ce que je sais
c'est ma main qui l'exhume.
En moi tout a cessé
de bruire et sur l'enclume
assourdie du passé
le bois mort se consume.

Nul ne vient plus de loin
me parler au parloir.
Fumée sont mes lopins
de gloire et les couloirs
me tirent par la main
vers les plains-chants du soir.

C'est une mélopée
coulant sur les rivières,
un souffle, une flambée
de roses sur la mer,
une nativité
cachée dans les fougères.

Ici la pierre est nue
et la prière est pure
et tout le songe est bu.
Sur la dalle future
mon ombre de statue
fait la pleine mesure.

Du fol embrassement
d'ivresse et pourriture
est embrasé le chant,
brandon, braise, mouture,
puis poudre d'ossements
balayée sous la bure.

Si l'homme est du limon
de rien je n'ai vergogne.
J'embrasse les torchons
de ses basses besognes.
J'épouse des bas-fonds
la chair et la charogne.

Mais le soir aux bougies
dans le vieux livre d'heures
où je calligraphie,
en lettres de couleurs
j'écris „ Joie ”, j'écris „ Vie ”,
j'écris „ Je n'ai plus peur ”.

En moi ce n'est plus moi
qui vis mais le Seigneur.
J'enlumine sa croix
de rayons et de fleurs.
Dans les veines du bois
tout rouge j'écris „ Cœur ”.

Le Christ est comme un cri
répercuté de roc
en roc et je bénis,
déchiré par le coq,
le sillon d'aujourd'hui
déchiré par le soc.

Oyez comment je crie
moi qui crie à la mort.
Mes chevaux sans merci
ont dévoré leur mors.
Au cœur d'amour épris
sonne le corps à corps.

Sept épées, sept épées !
J'ai plié sous le choc
au fort de la mêlée.
Rouge et rouge est l'estoc
et rouge la saignée
des noces dans ses loques.

Du lieu dit Golgotha
au sommet du Thabor
on ne rebrousse pas
et là où fut la mort
aussi fut la Pietà
dolente sur fond d'or.

O femme, ce fardeau
de chair où le sang coule,
prends-le dans ton manteau
creusé comme la houle.
La pierre du tombeau
c'est sur nous qu'elle roule.

Frères, la mort est là
mais que voulez-vous d'elle?
Elle vient sur nos pas
reprendre ses poubelles,
ce fol amour au tas
jeté avec ses ailes.

Je ramasse en priant
ces débris de velours.
Je veille sous l'auvent
des maisons sans secours.
Je suis le mendiant
de la tombée du jour.

Car mon amour à moi
est ceint de solitude.
Mon Seigneur est mon droit
et nulle servitude
n'entrave plus ma voix
rugueuse et mes mains rudes.

De plus loin que la faim,
la soif et la sueur,
comme toi par les mains
pendu dans l'épaisseur,
le vieux silence humain
contemple son Seigneur.

Regarde les amants
dans leur quête barbare.
Ils ont usé leurs dents
leurs doigts et leurs regards
aux os de leurs serments
mais la soif les sépare.

Voici tes rois errants
courant le long désert
du désir et du sang
et les sables amers
où tant de fois passant
j'ai crié vers la mer.

Oh ! j'ai crié, c'est vrai,
quand j'étais sur ce bord.
En moi cette forêt
de mâts remue encore.
Une ancre de regret
rouille au fond des vieux ports.

J'ai pesé dans mes bras
le poids brut de l'amour,
la pierre et les gravats,
les taudis et les tours.
J'en ai dressé l'état,
le chiffre et le contour.

Seigneur, pour les amants
je te demande à boire.
J'ai scellé leurs serments.
J'ai signé leurs pouvoirs.
Au mur de leur tourment
j'ai cloué l'oiseau noir.

Pour étancher leur foi
il faut que tu dépêches
un ange sur leurs voies.
Si le cœur se dessèche
Noël n'est plus qu'un toit
crevé sur une brèche.

Les bergers des hameaux
dans la minuit cheminent
au son du chalumeau.
Clochettes et clarines
au cou des animaux
réveillent les collines.

Noël et ses troupeaux
piétinent dans la neige.
Les anges, les pipeaux
accordent leurs arpèges.
Les rois sur leurs chameaux
s'ébranlent en cortège.

Maintenant laissez-moi.
En cette nuit de givre
où vous allez au bois
je vous vois sans vous suivre
du haut de cette croix
où le clou me fait vivre.

Ferme sur le printemps
tes volets, ma douleur.
A deux mains protégeant
la lampe du veilleur
aux chapelles du temps
j'apporte ma lueur.

Quand reviendra le temps
d'amour dessus la terre,
depuis longtemps, longtemps
les faibles feux d'hiver
que furent mes instants
connaîtront leur lumière.

Mais ce soir mon printemps
brûle toutes ses fleurs.
Ma vie comme un encens
fume à travers mes pleurs
et j'invoque en brûlant
tes icônes, mon cœur.

PETIT OFFICE DU FRÈRE LAI

Matines

Sur les marches du trône
dont j'use le pavé,
sur les saintes icônes
que j'use de baisers
j'use Dieu comme un Rhône
use le roc. Ave !

Laudes

Comme une mère en mal d'enfant
se donne mûre à ses douleurs,
comme se brûlent les amants
dans les sombres forêts du cœur,
ainsi dans le soleil levant
s'embrase ma vallée de pleurs.

Prime

Non, non, je ne suis pas puissant.
Aucun n'a pouvoir sur la mer.
Mais dès qu'il souffle un peu de vent
dans les arbres du monastère,
vers toi je monte, frissonnant,
dans le clocher de ma prière.

Tierce

Oui, j'ai aimé ce monde,
son grand amour taché.
Aujourd'hui Dieu me sonde
et je rends mon péché
à la terre féconde.
O frère, il faut bêcher.

Sexte

Combien faut-il de coups de pic
pour niveler le Sinaï?
Moins que de coulpes, de suppliques
pour me laver du mal haï.
Ah! je la porte à bout de pique
ma solitude en Dieu. Ay!

None

Voici la margelle et le seau,
voici le puits, voici la chaîne
et puis le joli bruit de l'eau.
Et tout le jour à la fontaine
je me suis battu — Hisse ho! —
contre la sécheresse. Amen.

Vêpres

Dans le jardin du réfectoire,
au tombeau du saint il y a
toute seule une rose noire.
Sur cette rose qui brûla
vous êtes la rosée du soir
et je vous bois. Alléluia!

Complies

Sur ma langue ton nom.
Sur ma peau ton emblème.
Le pain dans sa cuisson
tel est tout mon poème.
Tais-toi, bouche, bourdon,
oh ! tais-toi, cœur qui aime.

PSAUME DE LA MIGRATION

1

Je vais, je viens
des jardins aux fontaines.
Je suis gardien
d'oiseaux, pêcheur de peines
et Dieu soutient
mes peines et mes veines.

Tu me gardais,
règle du solitaire.
Pain noir et lait
suffisent au salaire
de qui ne sait
que prier et se taire.

Suis frère lai
et ma tâche est profonde.
Dur le crochet
qui tient ma barque à l'onde.
Lourd le filet
des amours de ce monde.

Dans ce couvent
où est le sang du Christ,
vase d'argent
scellé sur une liste
de pénitents
guéris de leur mal triste,

dans ce château-
fort, cette forteresse,
dans ce vaisseau
fort de tant de richesses,
proue du Très-Haut,
hauturier qui ne cesse,

dans ce brisant
haut bâti sur la mer,
gorgé d'encens,
ivre d'oiseaux de guerre,
le vieux volcan
gronde et bout sous la pierre.

J'eus quarante ans,
quarante années de songe,
un cœur puissant
vivant sa vie d'éponge
et tout ce temps
de prière et de plonge

comme charrue
laboura l'univers.
Car j'étais nu,
rocaille, maigre terre.
Un Dieu têtue
me fit arbre et lumière.

Ainsi vêtu
de frémissant feuillage,
j'aurais vécu
l'immobile sillage
et répandu
mon ombre : mon ouvrage.

Mais les autans,
les flux, reflux d'amour
de trop d'enfants
volés m'ont rendu lourd.
Il n'est plus le temps
de leur porter secours.

C'est la saison
des fièvres, des orages,
c'est la mousson
des oiseaux de pillage
qui s'abattront
sur nos cœurs par nuages.

Hordes des eaux,
des vents et des cratères,
griffons, gerfauts,
striges, guivres, chimères
comme des faux
vont moissonner mon aire.

J'eus quarante ans
d'insomnie sous la ronce,
un cœur battant
dans la chair sans réponse
comme un battant
dans sa cloche de bronze.

Ainsi repu
de toute ma clameur,
tocsin recru
d'effroi, beffroi de peur,
semence et pus
de ma propre tumeur,

je suis l'arpent
des morts sans sépulture,
le père à ban
de sa progéniture,
mort et vivant,
sonneur de néant pur.

J'enterrerai
mes croix, mes vierges noires,
je forcerai
le Saint dans ma mémoire,
je couvrirai
sous moi le feu de gloire.

L'arbre assailli
il vit de ses racines,
il se nourrit
du peuple de la mine.
Le vent le pille
et la vague le ruine.

Arbre, arbre en feu,
veilleur du front de mer,
j'effrite un Dieu
dans mes doigts de poussière,
tronc noir, tronc creux,
Dieu, mon rocher : cancer !

Où sont les voies
d'un Seigneur qui se cache ?
Où sont les proies
d'un amour qui me sache ?
Où, où la croix
pour y porter la hache ?

Migrations
des vampires de l'âme,
vos tourbillons
saignent le sein d'Abraham
et dans Sion
je suis le cerf qui brame.

Oh ! déliez
le tigre et le centaure !
Mort aux ramiers
tranquilles de mon corps !
Sciez, liez,
crucifiez l'arbre mort !

Ils sont partis.
Bourreau, essuie ton sabre.
En plein midi
torride je suis l'arbre,
le crucifix,
l'absurde candélabre,

quignon de pain
rassis jeté aux porcs,
totem chagrin
que les astres dévorent,
absurde et vain
tel le sexe d'un mort.

L'arbre pourrit
au lieu de sa naissance.
Poète, écris
ton nom sur la potence.
Tout est fini.
L'ennui de Dieu commence.

Il fait un temps,
un temps de demoiselle.
L'air innocent
bat tendrement des ailes
et tendrement
la mer porte mon zèle.

Les pêcheries
de soleil et de lune,
cérémonies
du ciel sur la lagune...
O poésie
de Dieu, ô ma rancune !

Suis frère lai
et ma tâche est profonde.
Dur le crochet
qui tient ma barque à l'onde.
Lourd le filet
des amours de ce monde.

